

JEAN-PAUL DELFINO

POUR TOUT L'OR DU BRÉSIL

*roman*

Maquette et couverture : TATO

[www.lepassage-editions.fr](http://www.lepassage-editions.fr)

© Le Passage Paris-New York Editions, 2011



LEPASSAGE

*à Fréda et Jean*

*Pour chanter Veni Creator, il faut avoir chasuble d'or (bis)*  
*Nous en tissons pour vous, Grands de l'Église*  
*Et nous, pauvres canuts, n'avons pas de chemise.*

*C'est nous les canuts,*  
*Nous allons tout nus.*

*Pour gouverner, il faut avoir manteaux et rubans en sautoir (bis)*  
*Nous en tissons pour vous, Grands de la terre*  
*Et nous, pauvres canuts, sans drap on nous enterre.*

*C'est nous les canuts,*  
*Nous allons tout nus.*

*Mais notre règne arrivera quand votre rêve finira (bis)*  
*Nous tisserons le linceul du vieux monde*  
*Car on entend déjà la révolte qui gronde.*

*C'est nous les canuts,*  
*Nous n'irons plus nus!*

Aristide Bruant

## PROLOGUE

« Dieu, ce que la vie, parfois, peut être douce... »

Les mains croisées derrière le dos, tout propre des prières qu'il venait d'adresser à Jésus-Christ au sein de la petite chapelle qu'il avait fait construire dans le parc Esperança qui vallonnait au pied de sa riche demeure, Dom Evaristo da Fonseca se félicitait en son for intérieur de la clémence de ce 1<sup>er</sup> novembre 1755. Sur les pentes qui descendaient vers le Tage, cet homme noble et respecté de tous avait fait fortune dans le négoce du porto. Les guerres interminables entre la France et l'Angleterre avaient tout naturellement détourné les Britanniques de la consommation de vin et c'est sur les barriques du Portugal que ceux-ci avaient jeté leur dévolu, les important par milliers dans les ventres des navires. Oui, Dom Evaristo da Fonseca, malgré le passé tumultueux de ses parents, avait su redresser la barre et se faire aimer de la plupart des Lisboètes, des gens de la rue qu'il croisait chaque jour jusqu'aux membres les plus éminents de la cour royale de Dom José I<sup>er</sup>. Sa mère, Dona Josefina da Fonseca, que l'on pourrait se contenter de qualifier de simple génitrice, avait dû, pour de sombres histoires de dot, épouser son frère, Dom Fernando, dans la lointaine colonie du Brésil.

Une fois parvenus à Lisbonne, ils s'étaient installés, riches d'une confortable fortune, mais aussi lestés d'un fardeau : un enfant illégitime nommé Evaristo. Fruit d'une union contre nature entre Dona Josefina et un Nègre de Rio de Janeiro, cet enfant avait des cheveux crépus et une peau qu'on eût dite tannée par le soleil, objets de honte. Dans une chambre retirée de l'immense demeure, enfermé à double tour lorsque ses parents recevaient, il endura une éducation stricte auprès de précepteurs, car, chez les Da Fonseca, on clamait haut et fort ne pas badiner avec la morale et la religion.

En réalité, et en l'espace de quelques années seulement, ses parents avaient englouti l'essentiel de leur fortune, acquise par leur oncle dans le trafic de Nègres. Son père putatif, Dom Fernando da Fonseca, avait débarqué à Lisbonne frappé par le mal français et, peu à peu, cette affection s'était propagée dans son corps. Les douleurs qu'il ressentait allèrent croissant et il se mit alors à les calmer avec des alcools toujours plus forts. Sept années après son arrivée, Dom Fernando n'était plus que l'ombre de lui-même, un fantôme hagard qui déambulait dans les couloirs, en chemise de nuit négligée, une bouteille à la main. Une nuit de janvier, une mauvaise toux eut raison de lui et le précipita dans la tombe. De son côté, sa mère, Dona Josefina, se tua à l'amour, fornicant avec une frénésie proche de la rage, s'offrant des tenues, des parfums et des bijoux toujours plus dispendieux et clinquants afin que cette débauche de luxe remplaçât, au fil des ans, sa beauté vieillissante. Lorsqu'elle passa de vie à trépas, cinq ans après le décès de son époux, certaines mauvaises langues firent courir le bruit qu'elle s'était suicidée parce qu'un garçon de

ferme aurait refusé ses charmes, même contre une bourse d'or. D'autres prétendirent que quelques courtisanes, avec les maris desquelles elle avait connu des nuits enflammées de libertinage, s'étaient alliées et l'avaient fait empoisonner.

Quoi qu'il en soit, le jour de ses dix-neuf ans, Dom Evaristo da Fonseca s'était retrouvé seul, sans famille ni appuis, à la tête de cette demeure qui tombait en ruine et propriétaire de centaines d'hectares de terre dans la vallée du Douro, dont personne ne s'était jamais soucié. Le jeune homme était courageux, dur à la tâche et ambitieux, dans le sens noble du terme. Il retroussa ses manches, emprunta de l'argent à des usuriers et, à force d'efforts et de privations, réussit à rendre fécondes ses terres caillouteuses qui, en quelques années, se couvrirent du meilleur raisin qui soit pour l'élaboration du porto.

Après avoir ouvert une boîte en argent et déposé une pincée de tabac dans chaque narine, Dom Evaristo da Fonseca reprit sa marche pensive entre les ormes aux épaisses frondaisons, les lauriers, les arbres de Judée et les giroflées qui frissonnaient dans un vent salé montant de l'océan. Alors qu'il allait regagner son bureau pour écrire une lettre à son fils Cristiano, en voyage dans le nord du Portugal, il s'immobilisa soudain. Un silence inaccoutumé, car Lisbonne possédait en ses murs plus de chiens hurlant nuit et jour à la mort que d'habitants, venait de figer chaque chose. Durant de longues secondes, on n'entendit alors plus un bruit et même la brise se cassa net, engluant l'ensemble de la cité dans une désagréable fixité.

Surpris, Evaristo descendit jusqu'à la lourde grille d'entrée du domaine et, lorsqu'il y parvint, une espèce de folie collective éclata dans la capitale du Portugal. Sans qu'il ne se soit rien passé de particulier, l'ensemble des animaux, sauvages ou domestiqués, furent pris de démence. Chiens, chats, oiseaux, rats, chevaux, porcs, ânes, poules, canards et coqs, moutons, chèvres et agneaux, bœufs, tous se mirent brutalement à détalier et à s'enfuir vers l'intérieur des terres. C'était une marée ininterrompue, hurlante et écumante, proche de la rage, bousculant tout sur son passage, femmes et hommes, enfants et vieillards qui, incrédules, assistaient à ce défilé de bêtes terrifiées qui faisaient gicler la poussière dans les airs et filaient, les yeux exorbités, le plus loin possible de Lisbonne.

Lorsque le gros de la troupe fut passé, Evaristo poussa la grille en tremblant et se rendit à pas pressés vers la ville basse. Dans le tumulte de la foule qui s'apostrophaient maintenant, saisie par une peur contagieuse, il n'eut que le temps d'accomplir deux cents mètres. Soudain, une déflagration telle qu'il n'en avait jamais connu jusqu'alors sembla vouloir déchirer la ville de part en part. Sous ses pieds, il sentit la terre gronder, gargouiller de façon lugubre, vibrer et se tordre avec douleur dans tous les sens à la fois. Aussitôt, la peur devint panique et des milliers de Lisboètes se mirent à leur tour à courir, la bouche distordue par l'angoisse, hurlant des prières, se bousculant dans une cohue formidable. Durant d'interminables minutes, ce fut alors une scène d'apocalypse. Dans ces convulsions et ces tremblements violents, les maisons s'abattirent comme de simples fétus de paille, les rues se

lézardèrent et des fissures, larges quelquefois de cinq mètres, s'ouvrirent dans le sol en même temps que l'atmosphère se saturait en gaz sulfurique. Les chutes des cheminées incendièrent instantanément la ville et, bientôt, Lisbonne ne fut plus qu'une cité morte où la majorité des habitants furent ensevelis par les édifices écroulés. Des maisons détruites montaient les plaintes des blessés, certains réclamant de l'aide, d'autres suppliant la mort.

Parvenu sur le port, hagard, secoué par des convulsions nerveuses qu'il ne parvenait pas à maîtriser, Dom Evaristo da Fonseca se retourna lentement et s'approcha des quais en titubant. À cet instant, il crut bien perdre le peu de raison qui lui restait. Bouche bée, silencieux, il découvrit le Tage privé de son eau. Dans la vase, les bateaux s'étaient couchés sur le flanc et voisinaient avec des épaves de navires et des caisses de marchandises perdues.

Alors, il tomba à genoux, lourdement, et, les yeux emplis de larmes, il se mit à prier de toute son âme. Pourquoi ce tremblement de terre avait-il frappé Lisbonne, le plus fervent pays catholique de la planète? Pourquoi Dieu avait-il permis que cette tragédie se déroule justement à la Toussaint, le jour sacré où l'on célébrait tous les saints? Pourquoi, après avoir redressé les affaires de la famille, venait-il certainement de perdre le fruit de tant d'années de labeur, en l'espace de seulement quelques minutes?

En guise de réponse, Dom Evaristo da Fonseca n'entendit que le fracas d'une armée en marche qui se dirigeait vers

lui à la vitesse d'un cheval au galop. Répliquant au tremblement de terre, une vague déferlante, haute de près de dix mètres, montait du large et s'écrasa sur le port et le centre-ville, dévastant tout sur son passage et projetant des nefs et des barques de pêche à des centaines de mètres de là...

**L'OR**

Au même instant, à des milliers de kilomètres en direction du sud-ouest, dans la lointaine colonie portugaise du Brésil, un jeune homme était sur le point d'achever son voyage. Grand, longiligne, la peau brune et des yeux globuleux qui ne perdaient pas une miette du paysage, roulant dans leurs orbites devant les montagnes tapissées d'une végétation dense qui se déclinait dans des camaïeux infinis de vert, s'émerveillant des cascades fraîches qui semblaient faire la nique à la chaleur intense du soleil à son zénith, Zumbi marchait sans hâte, un baluchon à l'épaule. Depuis trois semaines déjà, il avait quitté Rio de Janeiro où, dans les traces de son père et de son grand-père, il s'était échiné comme simple débardeur sur les quais de la ville. Certes, il n'était pas à proprement parler un esclave et les chaussures qu'il portait aux pieds – mais le plus souvent rangées dans un sac, afin de ne pas les user prématurément – en attestaient. Toutefois, après quatre années de salaires de misère, de privations, de ventre creux et de peur du fouet, il avait décidé de tenter l'aventure ailleurs, sous d'autres cieux. Ses frères et sœurs avaient bien essayé de le retenir, de le prévenir que, loin de chez lui, le pré n'était pas toujours plus vert ni les vaches plus grosses, mais rien n'y

avait fait. Il avait décidé de sortir de sa condition et, comme les traits de caractère sautent souvent une génération, il avait trouvé au fond de lui autant de courage que son grand-père Semba, l'homme qui avait fui l'esclavage pour aller se battre aux côtés du grand Zumbi, le roi des *quilombos* des Palmares, les villes d'esclaves en fuite qui avaient résisté près de cent ans aux armées portugaises<sup>1</sup>.

Un instant, le jeune homme stoppa sa marche et s'assit sur une pierre tapissée de mousse qui affleurait près d'une cascade. Puis, avec application, il tira de son baluchon son avant-dernier morceau de viande séchée qu'il se mit à mastiquer lentement, le regard perdu sur la vague gigantesque des arbres où, dans la masse ondulante des palmes et des feuilles, de petits singes se poursuivaient en lançant des cris stridents. Malgré la fatigue et la sueur qui perlait sur son visage et sur son corps, malgré ses muscles douloureux et l'appréhension de ce long voyage dont il ignorait quelle serait l'issue, il se sentait infiniment paisible et serein. Eh quoi ? Que lui serait-il arrivé s'il n'avait pas bougé de Rio de Janeiro ? Il aurait continué à se casser les reins en transportant des malles et des ballots, du soir au matin. Comme tous les Nègres, libres ou esclaves, il aurait dû obéir aux ordres des contremaîtres, subir les insultes et les brimades qui, au quotidien, frappaient le petit peuple carioca<sup>2</sup>. Il aurait dû se contenter de ne pas rêver de vivre autre chose. Il aurait dû tout accepter, sans se

1. Cf. *Zumbi*, Buchet-Chastel.

2. Habitants de Rio de Janeiro.

plaindre, et, pour tromper sa solitude, il aurait fini par se marier, avec ou sans amour, et faire des enfants, une flopée d'enfants qui, lorsqu'il n'aurait plus été capable de travailler, auraient pris soin de sa vieille carcasse.

Lorsque Zumbi passa son corps entier sous la cascade, il frissonna de tout son être, sans trop savoir s'il s'agissait de plaisir ou d'autre chose, tant l'eau qui jaillissait du ventre de cette montagne était glacée. Un instant plus tard, trempé comme une soupe, il reprit pied sur le sable rouge du chemin, s'ébroua en faisant gicler des gouttelettes de diamant dans le soleil et, le baluchon à l'épaule, il reprit sa marche en sifflotant. Oui, il avait bien fait de tout quitter et de filer vers le nord. Il avait eu raison de trancher le câble qui le retenait pour braver le monde et ses dangers, sans se soucier de ce que serait l'avenir, car le présent lui était devenu insupportable de monotonie et de journées identiques, toujours recommencées.

Un mois plus tôt sur le port, à la tombée de la nuit, alors qu'il allait retrouver sa paillasse de la rue do Carmo, il avait vu un homme, un Nègre, tel qu'il n'en avait jamais croisé. Il n'était ni plus beau ni plus laid qu'un autre, mais il marchait fièrement, portait de splendides vêtements de Blancs, des bottes parfaitement cirées et lustrées, et, sous son chapeau de feutre, une haute perruque poudrée de blanc semblait le grandir encore. Enfin, une épée à poignée dorée battait sur sa cuisse à chacun de ses pas et, à sa large ceinture de cuir rouge, deux pistolets complétaient le tableau. Après avoir hésité un instant, l'apparition s'était dirigée droit sur Zumbi et, d'une voix claire, lui avait demandé :

« Dis-moi, étranger, sais-tu où se trouve la Capitainerie ? »